Siècles
Cahiers du Centre d'histoire « Espaces et Cultures »

24 | 2006
Regards croisés sur la jeunesse

Introduction

Clémentine Raineau et Mathias Bernard

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/siecles/1454
DOI : 10.4000/siecles.1454
ISSN : 2275-2129

Éditeur
Centre d'Histoire "Espaces et Cultures"

Édition imprimée
Date de publication : 1 mai 2006
Pagination : 3-8
ISBN : 978-2-84516-343-0
ISSN : 1266-6726

Référence électronique
Clémentine Raineau et Mathias Bernard, « Introduction », *Siècles* [En ligne], 24 | 2006, mis en ligne le 01 mai 2007, consulté le 21 juin 2022. URL : http://journals.openedition.org/siecles/1454 ; DOI : https://doi.org/10.4000/siecles.1454

Ce document a été généré automatiquement le 21 juin 2022.

Tous Droits Réservés

Introduction

Clémentine Raineau et Mathias Bernard

1 Depuis le milieu du XX[e] siècle, la figure du jeune est au coeur des représentations collectives des sociétés occidentales. Jeune rebelle contestant les normes de la société de consommation ou jeune soucieux de son intégration par l'école et le travail, jeune étudiant des « années 68 » ou « jeune des banlieues » des années 1980, marqué par le chômage et la crise urbaine, adolescent en rupture avec le modèle familial ou jeune adulte qui quitte à grand-peine le cocon parental... toutes ces images, souvent caricaturales mais jamais dénuées de fondement, nous donnent des éléments pour comprendre notre société. C'est sans doute pourquoi les jeunes et la jeunesse sont devenus un des objets d'étude privilégiés par les sciences sociales. Lorsqu'il s'est agi, au sein de la Maison des sciences de l'homme de Clermont-Ferrand, de fédérer les recherches d'anthropologues, de sociologues, d'historiens, de politistes ou de juristes, la jeunesse s'est imposée comme un thème de recherche privilégié. Lancé à l'automne 2005, le projet « Représentations et écologies nouvelles de la jeunesse » est issu d'une étude anthropologique sur « l'intimité de la jeunesse », menée en 2004-2005 par Clémentine Raineau et Nadine Ribet. Il regroupe aujourd'hui une quinzaine de chercheurs des deux universités auvergnates, ainsi que des anthropologues toulousaines, autour de problématiques centrées sur les pratiques artistiques et les formes d'engagement de cette population et sur les représentations que celle-ci véhicule.

2 En octobre 2005, une première journée d'études a permis de confronter la méthodologie et les problématiques propres à chaque domaine scientifique[1]. Chacun avait en effet la double tâche de présenter son champ disciplinaire et d'y déployer la question de la jeunesse, afin de forger les outils communs à mettre au service d'une future enquête collective. Ce numéro de *Siècles* reprend quelques-unes de ces contributions qui, nous semble-t-il, suggèrent la fécondité d'une approche pluridisciplinaire et la multiplicité des perspectives de recherche autour de cette thématique.

3 La contribution d'Agnès Roche s'articule autour de l'existence problématique de la jeunesse en sociologie : quelle place et quels travaux pour une « sociologie de la

jeunesse » ? Peut-on parler d'une véritable sous-discipline ? Ou bien les études sur la jeunesse seraient-elles une manière d'occulter la lutte des classes et de procéder à l'homogénéisation artificielle d'une réalité fort contrastée, tant dans les appartenances socio-professionnelles que dans les goûts et les pratiques de jeunes d'une même société ? Agnès Roche parvient à distinguer deux courants majeurs où se déploient des travaux sociologiques sur la jeunesse : d'une part, la sociologie des âges de la vie, où être jeune apparaît comme une étape au sein du long processus de socialisation, qui laisse une large place à la famille, à l'école puis à l'univers professionnel ; d'autre part, une sociologie des relations, où l'étude des relations entre pairs fait apparaître une jeunesse qui se décline en classe, en genre et en nombre.

4 Ces ouvertures à une sociologie de la jeunesse renvoient à des thèmes classiques en anthropologie, et notamment aux nombreuses études sur le « cycle des âges de la vie » et sur les « rites de passage ». Attention, toutefois, à distinguer la « classe d'âge » qui, en Afrique de l'Est par exemple, structure fondamentalement la société en organisant la répartition des biens et des pouvoirs, des « catégories générationnelles » — « groupe d'âge » ou « d'association d'âge » — qui dans les sociétés occidentalisées jouent le rôle de marqueur social (C. Raineau). Les « rites de passage » sont un des objets privilégiés de l'anthropologie, l'expression revenant en France à l'éminent folkloriste Arnold Van Gennep qui l'emploie pour la première fois en 1909. Le rite de passage marque la transition d'un état à un autre, d'une catégorie à l'autre, d'un âge à un autre, et ce de manière efficace et irréversible, contrairement au rite qui peut être réitéré, dont l'efficacité est instantanée et renouvelable. Ainsi, alors que le rite de passage marquait souvent à la puberté la transition entre l'enfance et l'âge adulte, la jeunesse apparaît comme un nouvel objet anthropologique[2], peut-être en raison même de la disparition de ces « rites de passage » ? Certains auteurs, à l'instar de Fabrice Hervieu-Wane, déplorent cette disparition typique de nos sociétés occidentales, et proposent de recréer et d'intégrer de nouveaux rites dans le cycle de la vie contemporaine, afin que chacun puisse devenir un passager[3].

5 Traditionnellement, musiques et danses occupent une place de choix dans les rites de passage ; mais, associées au voyage, n'ouvrent-elles pas à d'autres transformations ? C'est une des clefs de lecture de la contribution de Nadine Haschar-Noé et de Corinne Crosetto qui proposent de suivre des danseuses de danses africaines de Toulouse, lors de leur stage africain à Bouaké (Côte-d'Ivoire) et à leur retour. Un véritable « travail de soi » au long cours se réalise pour ces jeunes occidentales, dont l'attrait pour l'altérité se transforme par un jeu de miroir en une quête d'elles-mêmes.

6 Du rite au travail de soi, certaines manifestations artistiques, tels les festivals *Hip-hop,* les *variétoscopes* participent, tant en France qu'en Afrique, à un double mouvement de reconnaissance — culturelle, politique et économique — et de création artistique. Elles proposent aux jeunes la possibilité d'une voie d'accès à la reconnaissance, tout en participant à une volonté de fixation et d'occupation des jeunes, préoccupation classique et récurrente. Ainsi, l'exemple ivoirien de la « Jeunesse organisée pour une entreprise de danse » (JOED) qui met en place un concours de danses et de faits de société dénommé « Variétoscope Abobo Show 2006 ». Les groupes de jeunes danseurs doivent proposer deux ballets, dont l'un sur le thème imposé d'« Il faut les élections » de Dickaël Liadé, l'autre thème restant au choix du groupe de danseurs. La thématique imposée laisse deviner certains espoirs ou enjeux politiques à l'oeuvre lors de ces manifestations culturelles. Solange Aralamon, journaliste au *Matin d'Abidjan,* insiste sur

l'occupation saine des « jeunes des différentes communes du district d'Abidjan » participant à ce concours de danse et de « faits de sociétés »[4]. Expression énigmatique renvoyant à une oeuvre créée sur le thème de « Paix et réconciliation nationale ». L'enjeu est national : le président de l'Assemblée nationale, le professeur Mamadou Koulibaly, parraine la manifestation. Pour lui, « il est aujourd'hui plus que nécessaire de venir en aide aux jeunes qui prônent la paix et la réconciliation nationale par ces temps difficiles que vit la Côte-d'Ivoire »[5]. Dans ce sens, les émeutes urbaines de novembre 2005 font pâle figure à côté des massacres sanglants qui meurtrissent la Côte-d'Ivoire depuis la tentative de coup d'État à Abidjan en septembre 2002. On comprend le choc culturel éprouvé par les jeunes danseuses venues de Toulouse avec un idéal africain de métissage, d'authenticité et de tradition, là où l'on rencontre la décomposition des liens communautaires et le désir de mondialisation de nombreux jeunes Ivoiriens.

7 « Nés en ville, les jeunes citadins grandissent avec la télévision, les vidéo-clubs, les transports en commun, les bars, la publicité, les supermarchés...[...] Ils cherchent à rompre avec certains héritages dont ils ont honte et veulent farouchement prendre leur destin en main, l'inscrire dans la grande marche du monde moderne dont ils situent l'épicentre en Occident »[6].

8 Les villes africaines voient elles aussi s'affirmer une « culture de rue » où jeux, postures, attitudes et violence sont les principaux modes d'expression d'une jeunesse née dans la « postcolonie » et la « marge urbaine »[7].

9 Le thème de « la jeunesse et la rue » est loin d'être nouveau[8], et renvoie de fait au territoire, à son accessibilité et à sa gestion. La contribution de Florence Tourette éclaire l'émergence de la question « jeunesse » dans la politique de la ville qui se structure en terme de territoires et de zones urbaines. Un territoire dont la population « trop jeune » — un jeune ici âgé de moins de 25 ans — sera rapidement identifié et stigmatisé comme *Zone urbaine sensible*, « porteur de risques et de difficultés d'insertion économique et sociale ». La jeunesse apparaît alors comme l'un des critères d'une « géographie prioritaire » mise en place au « début des années 1990, avec la prise en compte du taux de chômage ou encore du taux de présence de personnes d'origine étrangère ». La dyade « Jeunesse » et « Violence » poursuit son chemin...

10 Volontiers évoquée à l'occasion de faits divers ou surgissant lors de mouvements sociaux, la violence des jeunes a longtemps trouvé dans l'engagement politique une sorte de dérivatif. Nicolas Carboni propose un bilan historiographique de l'engagement de jeunesse, puis introduit un questionnement de « la représentation classique de la jeunesse engagée ». Certes, nous ne sommes plus dans un « modèle d'identification » d'une génération à l'autre à partir de « la figure du père », et à partir des années 60 domine un « modèle de l'expérimentation », d'opposition et d'émancipation[9] dont l'un des effets majeurs fut l'abandon des attachements religieux chez les *babyboomers* issus de famille catholiques, ce que le sociologue des sciences Bruno Latour rappelle avec un lyrisme inhabituel :

11 « Ils ne l'avoueront jamais, mais c'est bien eux qui ont décidé de ne pas faire baptiser leurs enfants, de rompre de leurs propres mains un fil ininterrompu depuis tant de siècles, de les priver de l'appartenance au peuple des rachetés... Et pourquoi ? « Pour qu'ils puissent choisir plus tard ! » Ô liberté, que de crimes cette génération n'a-t-elle pas commis en ton nom ? »[10].

12 S'il n'aborde pas ici cette question du désengagement religieux, Nicolas Carboni entend oeuvrer à une véritable histoire des mentalités contemporaines de ces engagements, en s'écartant avec un esprit critique de l'emphase intellectuelle qui caractérise les écrits consacrés aux événements de 68, travaillant à dénigrer les mobilisations des jeunesses suivantes, artificiellement réunies sous les appellations journalistiques et sarcastiques de « bof génération » ou de « génération morale ».

13 Cette image de l'étudiant engagé, souvent à l'extrême gauche, n'épuise pas toutes les représentations de la jeunesse. Le *topos* ancien de la dépolitisation de la jeunesse trouve une nouvelle justification dans cette « culture jeune » qui semble se développer depuis les années 1960. En dressant l'historiographie de cette notion, Mathias Bernard relève l'indifférence des historiens face à ce phénomène de masse — comme si le discrédit jeté sur cette forme américanisée et audiovisuelle de la culture rejaillissait sur ceux qui l'étudient. Il rappelle pourtant en conclusion qu'il s'agit là d'un des champs de recherche les plus prometteurs pour l'historien des jeunesses contemporaines.

14 Ce volume ne saurait rendre compte de toutes les interventions qui ont marqué cette journée d'études et de la richesse des débats qui ont suivi. Il permet toutefois de dégager ce qui, au-delà de la diversité des approches méthodologiques, peut servir de problématique fédératrice aux chercheurs engagés dans ce projet : l'importance de l'engagement, sous toutes ses formes (politique, social, artistique ou intime...), dans la construction des identités collectives et, au-delà, des représentations sociales. Celles-ci constituent souvent, pour le chercheur en sciences humaines et sociales, les traces et les sources à partir desquelles il peut élaborer son objet d'étude.

NOTES

1. Journée d'étude organisée par la Maison des sciences de l'homme de Clermont-Ferrand avec la participation du Centre d'Histoire « Espaces et Cultures » et de l'Association Arts + Universités + Cultures, à la Maison de la Recherche de Clermont-Ferrand, le 19 octobre 2005.

2. Voir les travaux de grande qualité de David Lepoutre, *Coeur de banlieue. Codes, rites et langages*, Paris, 1997, sur la culture de jeunes des cités, leurs vannes, leur honneur et leur violence, et *Souvenirs de familles immigrées,* Paris, 2005, où il est plus particulièrement question d'identité et de transmission familiale, quand ces mêmes cités disparaissent.

3. Fabrice Hervieu-Wane, *Une boussole pour la vie. Les nouveaux rites de passage,* Paris, 2005.

4. Solange Aralamon, « Finale de variétoscope Abobo Show. Mamadou Koulibaly soutient la JOED Production », *Le Matin d'Abidjan*, 6 octobre 2005, *cf.* info@lematindabidjan.com.

5. *Idem*.

6. Éliane de Latour, « Métaphores familiales dans les ghettos de Côte-d'Ivoire », René Collignon et Mamadou Diouf (dir.), *Les Jeunes, hantise de l'espace public dans les sociétés du sud ?*, Paris, 2001, p. 153.

7. Tshikala K. Biaya, « Jeunes et culture de la rue en Afrique urbaine (Addis-Abeba, Dakar et Kinshasa) », *Politique africaine : Enfants, jeunes et politique,* n° 80, déc. 2000, p. 14 et http://www.politique-africaine.com.

8. *Cf.* Alain Vulbeau, Jean- Yves Barreyre (dir.), *La Jeunesse et la rue,* Paris, 1994.

9. Olivier Galland, *Les Jeunes,* Paris, [1984], 2002 (6e éd.), p. 52.
10. Bruno Latour, *Jubiler. Ou les tourments de la parole religieuse,* Paris, 2002, p. 77-78.

INDEX

Mots-clés : jeunesse, jeune, représentation
Keywords : youth, representation